

CH'ŎN MYŎNGGWAN

# La Baleine

roman traduit du coréen  
par Yang Jung-hee et Patrick Maurus

*ACTES SUD*

## PRÉFACE

Ch'ŏn Myŏnggwan est un jeune auteur, né en 1964 dans la province du Kyŏnggido (celle qui entoure la municipalité autonome de Séoul, la capitale). Après de longues années consacrées au cinéma et à la télévision, il débute en littérature avec la nouvelle *Franck et moi*, qui reçoit le prix Munhak Tongne. *La Baleine* paraît en 2004, puis c'est, en 2007, le recueil de nouvelles *Marina joyeuse femme de ménage*.

Scénariste à succès, Ch'ŏn Myŏnggwan appartient à la génération des écrivains quadragénaires qui n'a pas connu la guerre de Corée, et qui n'a donc jamais connu non plus son pays unifié. Il est naturel qu'il se tourne vers des thèmes qui, contrairement à ceux de ses aînés, s'éloignent de l'histoire et de ses drames. Du moins directement.

Il s'affranchit des thèmes et figures imposées qui donnent souvent l'impression de répétition, et qui surtout imposent une chape de plomb tragico-sentimentaliste sur la majeure partie de la production littéraire.

Ch'ŏn Myŏnggwan et les autres jeunes auteurs s'autorisent à prendre la réalité de façon bien plus libre et lancent de multiples passerelles avec les pratiques culturelles de leur jeune lectorat, à commencer par le cinéma et la télévision. Mais ils le font en véritables écrivains, sans abdiquer les moyens spécifiques de la littérature. Celui que Ch'ŏn privilégie est l'outrance, en particulier par l'humour.

Le récit fantastique (qu'importe que les personnages soient vivants ou morts) saute d'un personnage à

l'autre au gré de la plume sarcastique et comique de l'auteur, qui mêle avec un plaisir évident tous les genres littéraires qui l'attirent, roman réaliste, puis fantastique, puis picaresque, scénario, conte pour enfants, légendes, récit érotique, farce.

Ch'ŏn a opté pour une approche résolument non psychologique. Les personnages ne sont définis que par leurs actes. On ne nous dit rien d'eux de l'extérieur. C'est là une façon de faire résolument moderne, puisque rien n'est imposé aux lecteurs. L'auteur ne cherche pas à donner de leçon ou à juger à notre place. Ce n'est que par instants qu'une opinion nous est proposée, généralement sous forme de proverbe modifié, avec un fort potentiel comique.

Les personnages ne sont pas jugés, malgré leur aspect systématiquement étrange, voire franchement monstrueux. Car si ce sont des hommes et des femmes extrêmes et souvent affreux, ou "défigurés", ils ne sont que le reflet de l'humanité. L'auteur et les lecteurs sont de la même espèce. On a beaucoup évoqué Gabriel García Márquez au sujet de Ch'ŏn Myŏnggwān, ce qu'il faut prendre comme une information sur la façon dont il est lu.

Cette comparaison est fondée, toutes proportions gardées : par son écriture et par le foisonnement des situations, mais aussi par la complexité du récit. En fait, c'est aussi à Faulkner qu'il fait penser, si l'on ajoute la façon dont ses personnages sont ancrés dans une terre difficile qui les définit et leur impose ses difficultés. On peut aussi penser au caractère *énbourme* de la comédie italienne.

Il y a chez Ch'ŏn une rafraîchissante liberté de ton, qu'il doit à son âge, et donc au fait de ne pas avoir à épouser les querelles de ses aînés ; il la doit aussi au fait de ne pas faire partie du sérail littéraire, du *champ restreint*, dirait Bourdieu. Il n'y a pas à proprement parler de champ littéraire autonome en Corée, dans la mesure où celui-ci reste encore fortement déterminé par le champ universitaire. Ou, si l'on préfère, dans la mesure où les critères du champ littéraire lui

sont extérieurs. Un écrivain français cherchera son honorabilité à travers les outils propres à la France, prix, éditeurs spécifiques, critiques, formes littéraires *ad hoc*, tandis qu'un écrivain coréen devra pouvoir exhiber un cursus universitaire plus ou moins réel. Ne pas avoir de diplôme universitaire est une tare pour un créateur, et des danseurs comme des traducteurs se le voient sans cesse reprocher, au point que ceux qui sont dépourvus de ce capital symbolique sont en recherche permanente de compensation. Donner un cours couronne la carrière d'écrivains qui par ailleurs ont vendu des millions d'exemplaires. D'où la floraison de CV ornés de licences poétiques, même chez les plus grands.

Rien de cela chez Ch'ŏn, ce qui atteste un fort mouvement à l'intérieur du monde littéraire. Il ne se sent pas obligé de justifier son origine non universitaire et cinématographique (le pire : la télévision !). Et ceci n'est pas anecdotique : c'est parce qu'il est extérieur au sérail qu'il s'affranchit autant des contraintes du réalisme moralisateur. Les lecteurs habitués à la littérature coréenne savent que ses qualités se paient le plus souvent d'une gravité extrême, d'un sentiment tragique de la vie très prononcé, d'une ambiance lourde. Ch'ŏn et sa génération s'en affranchissent par l'humour. Enfin !

P. M.